

EZETAKO

UN VERS DANS LE FRUIT

Poésie

suivi de **S** LAME DE FOND

I UN VERS DANS LE FRUIT

OUD

A la manière (ou presque) de TRANSTRÖMER
TOMAS¹

Je me promenais dans la foule quand

Un parfum de femme fugace me fit entrevoir

Un poème pur comme un éclair de nickel et de
chrome

Alors me précipitant dans ma tanière pour
l'immortaliser

Les termes exacts du poème s'étaient évanouis

¹ Tomas Tranströmer est un poète suédois, né le 15 avril 1931 à Stockholm et mort le 26 mars 2015 dans la même ville. Il a rédigé une quinzaine de recueils en cinquante ans d'écriture. Poète contemporain suédois le plus renommé et le plus traduit, il a reçu de nombreux prix, dont le prix Nobel de littérature en 2011

UN VERS DANS LE FRUIT

I

J'ai collé mes oreilles à vos tombes pour écouter
Bruits de mastication, miam-miam, bris d'os, rots, pets...
Ainsi les morts se cachent pour bouffer à perpétuité

II

Par le tamis des méditations j'ai saisi des bribes
Echecs, rancœurs, vices, lâcheté, haine, stupre

III

Dans la pièce plongée dans le noir et le silence
La lueur d'une petite lampe projetait sur le mur
La foule des ancêtres

IV

J'ai collé mes oreilles aux portes closes
Un enfant un peu bizarre lisait à voix basse
Des sourates ou des psaumes ou des vers
Mais où sont passés toutes ces promesses d'avenir
Toutes ces belles prières que vous plantiez en douceur
Dans l'avenir de l'enfant ?

V

Feu Père
Feu mère
Comment puis-je devenir quelqu'un quand

VI

A l'amour

Je choisis la sueur

A la voie droite

Je choisis les chemins tortueux et mous

A la fourchette d'argent

Je choisis les mains sales

Aux assemblées propres et cravatées

Je choisis la troupe immonde des parias

A la réponse claire et nette

Je choisis les questions dans la question

A l'ordre

Je choisis la zizanie

A la seule et unique vérité

J'ai choisi la torture et le doute

A vos médailles officielles

Je préfère la révolte

Les yeux d'Elia

Par les barreaux de ma prison Elia
L'espoir s'est éteint avec les nuits sans toi
Et chaque soupir qui voit l'aube cisèle
Dans ma poitrine en ruine tes Adieux cruels

Maintenant , du bûcher des vers martyrs
Jurant haut et fort mes brûlants désirs,
S'élève un tourbillon d'épouvantables fumées
Où slalome l'âme de tes hanches insensées

Saison des brumes, esprits qui s'aventurent
A l'abri de tes cils si sombres si impassibles
Je me suspends au parapluie qui susurre
A la pluie le récit de nos amours impossibles

La lumière du jour lorsqu'elle hisse tes paupières
Volets pourpres dévoilant tes prunelles meurtrières :
C'est le crépuscule qui déferle sur l'Oural
C'est les pics sacrés qui plongent dans le lac Baïkal

Par les visages tremblants dans ton sombre miroir
Par tes rues endormies Trentemoult qui s'éveille
Te souviens-tu de nous deux cette nuit d'amor
Sertie de cristaux en nombre flottant sur la Loire

Par ces stratus hésitants à nous suivre
puis s'évanouissent pêle-mêle pulvérisés
C'est Pornic, l'osseuse cantatrice des alizées
Avec ses chœurs et ses cloches lointains

Et ton immense langue d'écumes bleues
Pornic, n'est ce pas moi Liensky et elle Olga
Qui longions tes berges et tes belles villas
Qui tracions l'horizon au crayon de ses yeux

Au plafond de Nantes une ampoule a grillé
Etirant l'ombre de mon deuil jusqu'aux rues
De la cité radieuse, écrin de mon Elia disparue
Parmi les fantômes des jardins du Corbusier

LIBÉTÉ

I

Donnez des noms d'hommes libres aux rues
Plutôt que des noms d'anciens maîtres

II

Une fois J'ai rêvé que
Les entreprises de pompes funèbres
Mettaient la clé sous la porte

III

Une autre fois j'ai rêvé que
Je suis président de la République
L'élus démocratique d'un peuple rassasié
Et que mon peuple dévore mon discours télévisé

IV

Mon peuple est derrière l'aquarium et moi dedans
Il tape contre le triple vitrage qui diffuse des ondes

V

Mon peuple grimpe au rideau quand
Entre mes lèvres les bulles d'air se multiplient
Montent à la surface et pètent

VI

J'ai encore rêvé que

Le magma humain dévale les flancs du volcan

Et voici que monuments, Dow Jones, boulevards,

ports, la nouvelle Rome

Plongent au fond de l'océan en faisant glouglou

VII

Foroyaa

Huhuru

Libété

Je t'ai appelé par ton petit nom, ton prénom et même
par nom de guerre

Toutes ces possibilités, toute ces impossibilités qui
sommeillent en nous

Leurs battements de cœurs, leurs visions nous
consume

VIII

Prendre les armes

Prendre les armes de la parole

C'est un orage de glaives brandi par mon peuple

Qui démantèle les chaînes du maître

Qui dresse les provinces de la terre promise

Farafina

Quand Farafina sourit
Essaim de soleils
Et tout est lumière
Et tout s'embrace

Quand Farafina sourit je suis
Vitrifié dans la pulpe de ses lèvres
Submergé par l'immensité de ses yeux
La nuit puis le jour
Parfois que la nuit
Parfois que le jour
Parfois la nuit et le jour
Font défiler des reflets luisants
Qui sculptent le corps de Farafina
Dans un bloc d'onyx

Farafina est grise
Et brûlante
Comme quand la cendre
Recouvre des braises
Impossible d'échapper à la folie
Quand les appas empoisonnés de Farafina
Me font sombrer dans la passion
Me jettent contre les récifs du mirage

D'un simple regard de Farafina
Je suis ce navire fantôme de corsaire
Qu'on appelle Jamais-la-terre
Qui flotte dans les nuages
Voici Farafina
L'heure est venue de jeter l'ancre
Dans le tumulte de tes nuits étoilées

Femme noire
Nulle autre fresque que celle de ta peau
N'a franchi dans la beauté
Un si haut Etna

Vendéennee

J'irai me promener à la pointe du pays
Là ou les vents d'ouest soufflent sur la Vendée
Vents d'été soufflez sur la Vendée vos bourrasques
et vos alizés

Je m'approcherai des rochers
Si calmes malgré tous les calvaires autour d'eux
Comme si ainsi absorbés, ils avaient emprisonné le
cosmos et son silence entier
(Rochers, laissez moi consommer votre tranquillité)

Ensuite, J'irai jusqu'au premier caillou du pays
Pour affronter les invasions venant par la mer
Sur la pointe de l'île d'Yeu j'irai quand
Le ciel gronde et que les vagues mugissent
(L'écume barbouille leur gueule rageuse, mon cri
d'amour s'entendra t-il ?)
Vents d'été soufflez sur la Vendée
Je reconnaitrai vos instruments à vents, vos olifants
Vos airs d'ancien temps,
S'accorder aux messes-basses du ressac

Et lorsqu' à marée basse le littoral sera dépouillé
Son crâne exposé, son grand âge révélé
Et lorsqu'à marée basse la mer reculera loin de la
Vendée
Ce sont tes yeux turquoises qui bleuseront l'océan
Mes pieds nus marcherons sur le tapis rouge des
coquillages
Car vents d'été soufflez sur la Vendée vos
bourrasques et vos alizés

Spectateur auriculaire des houles naufragées
Mes narines opprimées se rempliront de ton parfum
salé, femme
Qui affleure mollement des ombres échoués
Qui fume de tes lèvres couchées
Qui culmine par-dessus la beauté , femme

Toi vendéenne douce comme la voix de la pluie
Par ta main qui se marie à ma main
Par tes pieds ensablés tu viendras dans mon dos
soulever
Les vents d'été qui soufflent sur la Vendée

LE LION DU MANDINGUE

L'homme est enveloppé dans un Bazin ample chatoyant de reflets moirés d'où seuls sa tête et ses mains apparaissent. Ses doigts courent sur les 21 cordes d'une kora géante s'élançant d'entre ses jambes tel un phallus. Les majestueuses mélodies qu'ils tissent, associées à la voix argentée de l'immense et majestueuse griote remplissent l'enceinte du palais des prodigieuses lignées et des fantastiques œuvres de Sassouma Béréké. Le regard plongé dans ses pensées cette dernière s'abandonne dans un tapis persan, les mains livrées à deux vierges peuhles à la peau claire qui y dessinent des arabesques.

De petites particules de duvets volent dans l'air tandis qu'au-dessus de Sassouma Béréte deux magnifiques eunuques agitent un gigantesque éventail de plumes de paon et d'autruches.

Légerement à l'écart trois servantes, bordant chacune un enfant couché sur ses jambes, égrenent des feuilles de baobab étendues sur une toile de jute. Parmi elles, un petit être âgé de huit ans, d'apparence malade et fragile les imite.

Dehors, le Mali est en proie à la fournaise de la saison sèche de l'année 617 de l'hégire.

Soudain, se projetant sur le revêtement de marbre, une ombre, longue et massive pourvue de cornes et de naseaux apparaît à l'entrée du palais.

La musique et les voix s'éteignent l'une après l'autre, des visages sidérés se tournent dans la même direction.

Les yeux d'acier de Sassouma Béréte percent à travers ses paupières plissées.

Précédée par l'énorme bosse qui déforme sa poitrine, noire comme le cul d'un fourneau, et laide comme un alliage de mouche et de guenon, les petits pieds velus de Sogolon la traînent au-devant du groupe.

D'un bond Sassouma Béréte se hisse sur ses pieds.
« Quoi ? hurle-t-elle tandis que son cou se gorge d'un treillis de veines et que de ses yeux dardent des éclairs.

« Bon Dieu qu'est-ce que tu viens faire dans mes appartements mauvaise femme, dehors, crie-t-elle d'une voix qui s'enraille.

- Pardonnez-moi ma co-épouse...je...hésite
Sogolon.

- Arrête tout de suite, je ne suis pas ta co-épouse, » dit Sassouma Béréte tout en arrangeant le grand foulard au-dessus de sa tête, tandis que ses servantes défroissent les plis de son vêtement. « Combien de fois devrais je te le répéter de m'appeler reine, je suis ta reine pauvre idiote, je suis l'unique reine de ce pays, enfonce cela bien profondément

dans ton crâne. Tu t'es regardé et tu m'as regardé ? Tu t'imagines que toi...toi Sogolon la mouche tu arrives à ma cheville ? Toi ma co-épouse ? Pouah...

- Ma...Ma reine, je voudrais vous demander, dit Sogolon d'une voix hésitante. Je voudrais seulement vous emprunter quelques feuilles de baobab, c'est pour manger ce soir, vous en avez toute une bassine ma reine.

- Pour des feuilles de baobab, de ces misérables plantes tu as osé venir m'importuner ? »

Sur ces mots Sassouma se dirige avec détermination droit vers Sogolon qui se tient immobile à mi-chemin. Les pieds de la reine physiquement corpulente tambourinent lourdement le sol.

D'un coup de pied Sassouma Béréte écarte sans ménagement les servantes et les enfants sur son passage, puis d'un second, suivi de plusieurs autres coups de pied elle envoie comme une folle les feuilles de baobab voler à travers la pièce.

Elle saisit le petit Soundiata par un bras puis l'arrache du sol.

« Demande à ton petit bâtard handicapé le prétendu futur roi du Mali de te rapporter les feuilles...si seulement il en est capable » crache-t-elle à la face de Sogolon en laissant le petit garçon choir au pied de sa mère.

L'enfant s'écroule violemment sur ses jambes paralysées, avec un bruit sourd.

Entre ses dents serrées Sassouma laisse s'échapper une retentissante interjection de mépris en direction de sa co-épouse avant de faire volte-face. Et tandis qu'elle retourne à son tapis toute sa troupe éclate bruyamment de rire à sa suite.

Le petit Soundiata hurle et son visage déformé par la douleur est raviné par les larmes ainsi que par des filets de morves pendant à ses narines.

Le cœur de Sogolon gémit mais celle-ci ne laisse rien paraître ni sur son visage ni dans son regard. « Lève-toi Soundiata, debout... » hurle-t-elle à l'enfant qui implore l'aide de sa mère parmi ses pleurs et ses lamentations.

Puis tout le palais explose de rire quand Sogolon commence à couvrir son fils de coups de poings et de gifles pour tenter de le faire taire.

« Mets-toi sur tes jambes comme un homme, hurle Sogolon d'une voie émue, mets-toi debout petit margouillat, fais moi honneur, sois digne de tes ancêtres et de ton histoire. N'oublie pas que tu es le fils de Maghan Kon Fatta et le descendant de Bilal. Mets-toi sur tes jambes, tu peux le faire. N'oublie pas la gloire de tes aïeux : Toutankhamon, Akhenaton et Ramsès. N'oublie pas Ménélik et Samory. N'oublie pas Mkwawa, Frantz Fanon et Steve Biko. Rappelle-toi de ces hommes dont la voix résonne depuis l'au-delà. N'oublie pas l'époque des jougs et des déchirures.

Soundiata, mon fils je t'en supplie, souviens-toi que tu es l'âme et le poumon du monde, digne fils d'Afrique. Mets-toi debout pour réaliser ta destinée à la face du monde, parce que tu es le joyau, le phare et le glaive des dieux. Oui, mon fils, je te le répète : lève-toi pour indiquer la voie aux nations, lève-toi pour briser les lourdes chaînes de la peur, les fardeaux ancestraux qui pèsent encore sur tes épaules. Lève-toi, enfant du vent et du sable, entends les tambours de la savane qui battent pour toi. Chaque battement est une prière, chaque note est un rappel : tu es né pour marcher dans la lumière, pas dans l'ombre. Tu es l'écho de mille générations, le rêve non brisé de ceux qu'on a voulu faire taire. Tu es la parole retrouvée, la marche du lion dans la poussière du temps. Ne tremble pas. Ta voix portera là où les autres ont chuté. Tes pas ouvriront la voie, non pour toi seul, mais pour tous ceux qui viendront après. Alors marche, Soundiata. Marche avec la fierté des rois et la douceur des

sages. Marche avec la mémoire dans le cœur et l'avenir dans les mains. »

Les hurlements de Sogolon se sont mués en un cantique qui emplit l'enceinte du palais par sa force. Pendant ce temps Soudjata se hisse sur ses jambes en prenant appui sur l'épaule de sa mère. Sogolon le repousse de nouveau mais cette fois un cri de stupeur lui échappe : Soundiata est debout sur des jambes tremblotantes.

Elles cessent de trembler et voilà que Soundiata se dresse droit et solide tel un baobab.

Alors de l'orient à l'occident, tous les rires et les ricanements se sont tus.

Flamme

Femme

tu flânes sur les flots fugitifs de ma rêverie

Au mât d'un vaisseau froufroute ton effigie

Toutes voiles enflées sourd des fumées ton noble
esquif

Fugace et entêtant affleure ton parfum aux vents de
Ténériffe

Et lorsqu'en ouvrant les yeux je te vois flamme-
rêvée

Nymphe folâtrant dans les bras fantômes de
Morphée

Ton corps fiévreux me frôlant tel un feu lape la
nuit

Vivre à tes côtés est un rêve qui se poursuit

AUREVOIR

Aux frontières des cités du ciel et des sillons de la terre
La nuit s'illumine par salves qui laissent entrevoir l'orphelin

Tout en bas des signes du zodiaque
Miroite la rivière dans sa robe de satin
Parfois son parfum

Tel que ce garçon assis sous la pluie
Tous les enfants privés d'amour
N'ont pas la force de dire je t'aime

Ils sont nombreux un verrou dans la poitrine
Ils n'ont pas les mots, ils n'ont pas le sourire d'une mère
Ils frappent à la porte de vos fêtes d'anniversaires, de vos premières
dents, vos baisers, vos berceuses, vos mots d'amour, vos éclats de
rires faciles débordant de joie.

Coupables d'être assis à votre table
Ils vous disent merci pour les miettes

Ce petit orphelin voilé par la brume
Ce n'est pas un grain de sable qui lui pique l'œil
Mais la douleur des espoirs et des promesses
A jamais disparus sous la poussière
A jamais éteints dans les pièces vides de la maison abandonnée,
A jamais disparus dans cette chanson faible et fragile qui
accompagne les porteurs

Espoirs perdus, qui s'éloignent en sanglots loin au fond de la nuit

Mère, enfin tu as trouvé le repos quelque part parmi les ruines.
Toi qui croquais la vie entre tes dents, toi qui diluait les jours dans
la nuit puis en recrachais les cendres hors de tes lèvres noires puis
courrais suffisamment vite pour allonger la distance entre toi et
moi, assez loin pour m'éloigner de ton regard

Assez loin pour ne plus m'entendre hurler mama, assez loin pour
remplir tes poumons de fumées et de parfum

Alors je te dis aurevoir

Aurevoir toi et toutes les louves, hyènes, chamelles ou énigmes
Qui m'arrachiez l'âme par amour
Ô combien étaient exquises vos morsures et vos griffes.
Dans la foule de toutes les mamelles et les croupes que j'ai
explorées
Je jure que je t'ai cherché et que je te cherche encore mère

Aurevoir

CHERCHEURS D'OR

Son coude sur une table glacée et sa joue dans sa
main plate

L'homme sans visage roulait des souvenirs huileux
dans la poussière

Ô Mères mortes

Amères patries

A seulement quelques centimètres des crânes et des
cheminées de Nantes

Le soleil rayonnait, impalpable comme l'air du
temps, et il était impossible d'y jeter un coup d'œil
sans jeter ses yeux
dans le feu

Une idée brûlante

toc toc toc

Le soleil rentre

La cour du Bouffay était livrée à une crue de lumière où affleuraient des nappes d'eau emplies de pépites d'or.

Autrefois, c'était à l'époque des noyades, les mandibules cariées de l'échafaud propageaient des scintillements zébrés de sang bleu.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis des mois la foule tonitrueuse des bars s'exportait dans la ville. L'hiver tiédissant s'en allait frôler des bouts de peaux offertes, faisant frissonner les échines, faisant zouker les écharpes.

A la terrasse du bar le Bouffay, le zinc froid des chaises virait à l'or. Et ces bouts de cigarettes brasillant rouges à brûle-pourpoint comme des chalumeaux : ils expiraient dans l'air de longs rubans torturés et pâles qui voguaient au-dessus des têtes tels des zeppelins. Et ces coupes de cristal frangées d'écumes effervescentes : les bulles encaquées s'en détachaient grappes par grappes pour plonger gaiement au fond de la bière blonde platine, du pissat.

Gong

Gong...Gong

Le soleil courait sur les toits

C'est alors que jaillissant par-dessus les pylônes, des bouquets d'étincelles plus lumineuses qu'un feu d'artifice dans une nuit d'ardoise, allumèrent le ciel. Un rideau de braises dru et crépitant retomba. Il recouvrit les flancs vitreux du tramway en tapissant les rails de fulgurances électriques.

Une meute humaine impressionnante de saveur et de vitalité gicla des profondes marques de morsure qui ponctuaient les escales de l'engin.

Hémorragie émeutière de races et de langues pittoresques sertie d'ombres et de lumière, voici que fuyant de toutes les plaies du monde elle perfusait la cité d'un soleil noir

La muse est un oiseau de proie qui prend feu et qui plonge sur...

qui plonge sur le vers-brûlant-et-flottant -de-la- mélancolie-qui-passe.

Aussi, lorsque l'homme l'aperçut fondue dans la foule, trop tard, elle l'avait déjà abandonné en lui léguant sa vue et son flair de rat.

Beauté nue innommable, je clame ton nom, duc cyclope je clame votre nom, peuples migrants aux jambes ailées déferlant par mer, par terre, par ciel et par toutes les forteresses de papier ou de béton, estampillés d'un topaze au front, par Phébus je vous calame, incessamment, fraternellement, tous sans exception je vous dis calame accrochés au train d'atterrissage, faisant la planche sur les flots

Calame je vous dis calamités que

C'est l'écume qui se hisse aux grèves du Styx

ô Mère

Mère blanche

Je clame ton nom ô mère polyglotte, je calame ton filet de crachat

à la face lépreuse des remparts barbouillés de

De

de....

Toc toc toc

Le soleil frappe à la porte

Une idée opportune

A portée de main

Une duchesse en acier

Remparts barbouillés d'écume haineuse

ô chercheurs d'or

ô Lords

Rincés jusqu'aux os les vêtements plaqués les laissaient paraître tellement flasques, nus, rincés, happés, vêlés hors du mucus originel, neufs au bout de la mue, peau de barbelées derrière, anciennes peaux du ventre ourlé, lentes déchirures, sur leurs orteils coupés d'onctueuses pustules et pourtant si loin couraient-ils.

Calame je vous dis que

Le soleil qui tape ne lâche pas le crâne à facettes

Observée de très près les brillances émaillant le sol dévoilaient des luisantes perles, polies au soleil, tissant par le fil des longs et incessants sanglots ayant remonté les huit marches du Tanganyika à son acmé, un chapelet de perles nacrées, où il semblait que la cité des ducs retirée de ses fondations se réincarrait embellie.

Il n'y avait rien, rien dans les notes de violon se frayant un chemin dans les bruits de Nantes, rien qui invitât les pas grelottants et endiablés qui frappent le bouffay à battre la mesure, car c'était une mélodie pauvre d'une sècheresse rare tissée par les doigts fulgurants d'un vagabond avançant la proue de sa grande hure dans le souvenir tel un

Tel un foc vogue sur des flots migrants
Telle une machine énorme et sourde broie l'océan
Telle cette nuit glaciale qui gronde à la mort son naufrage
Parmi les eaux ivres, rassasiés, hantées par nos voix découpées
En mille débris de grelots à vos chevilles ceintes
Pieds qui s'agitent, tournoient, se heurtent dans la tempête de
sable
Transe des hanches cernées de perles et de vertiges chatoyant
Eclats de soleil, éclats de blancheur, mains tatouées
Rires
Ô Mères mortes

Adieu patries

Ainsi fondu à l'ombre du bar où il s'abritait du bruit et de sa solitude,

reposant son coude sur une table glacée et sa joue dans sa main plate

L'homme sans visage roulait ses souvenirs huileux dans la poussière afin que vos parfums et vos formes huileuses se dégagent de la brume huileuse, pour apparaître debout et nus sur la place du Bouffay.

En roue-libre

Les kilomètres et les années ont beau nous séparer
La bille bleuâtre de mon stylo en roue-libre
Sillonne la banquise d'une feuille de papier
Des suées noires d'une roue de tungstène
Où des formes absconses aux traits gras esquissent
Les contours et les formes d'une souvenir douloureux

Il court sur la banquise des cyclones furieux et lourds
Qui laissent deviner les traits d'un visage
Le tien ? Question à laquelle je ne sais que répondre
Sinon par un demi-sourire chargé de remords
Le tien vraiment ?

Sourire à des regrets sur une feuille de papier
Car tout ce qui s'écoule hors de moi
Dépouille mon cœur, dérègle sa mécanique
Sans toucher aux cauchemars exquis habités par toi
Toi dans les couleurs d'un rouge-à-lèvres vif, dans tes jupes
fendues
Dans ton vernis à ongles bleu

Ce sont des souvenirs de nous deux enlacés
A tribord sur le pont d'un brise-glace nulle part
Un stylo Parker suspendu à tes lèvres
Duquel s'échappent lentement les volutes d'une gauloise
Où l'écheveau de ton visage, tes lèvres et la fumée confondus
Errent sur la banquise d'une feuille blanche

Névé

Quand l'hiver secoue sa livrée d'albatros
Il arrive que souffle des cieux un vent affreux
Qui gifle, déshabille, déplume, vide le cosmos.
Le jour cramoisi s'éveille dans un brasier bleu

Puis il s'étend - flambant neuf, paré d'un linge immaculé
Toute la nuit ô neige qui se prélasse
Dans l'horizon plié comme un arc- ton blé mâchuré
Est encore vierge de nos angoisses, de nos strass.

Au-dessus de Nantes il ya des tubes chauds
Qui barrissent des fumerolles évasives
Inégaux reliefs de bétons et de matériaux hauts
Ô Hautaines poulies qui chôment
talons aiguilles, zones administratives.

La grue Titan embrasse le pays froid

La forêt fardée s'enfuit partout on est cerné de beautés

Qui n'ouvre pas son cœur porte trop de

Prisons

Névé, ô hésitations des premiers baisers, vaporeuses haleines

Les autos saupoudrées slaloment dans les sillons embourbés.

Les passants tâtonnent dans les sels mouvants.

Les feux rouges s'affolent ou perdent leur self-control tout court.

Dans l'horloge le tic tac des heures marche sur la pointe des pieds

La rame de tramway hésite, la déneigeuse fourre sa gueule dans la
poudre.

Île Feydeau ou banquise

Les questions échouent

Deux par deux

En couple

au bord de la rivière

au bord

de la banquise

C'est un émerveillement de cotillons

qui meurent sur les balcons

Et qui jettent un pont entre les écoliers

s'en vont pressés de

Guerroyer

sur tous les fronts de la récréation

HERISSON

Ce matin, en me promenant dans les bois, j'ai croisé un hérisson couché sur le flanc, paupières closes. En voyant ses pics dressés, je me suis approché avec précaution. J'ai poussé l'animal du bout du pied : il a roulé sur le côté. Il était raide.

J'ai repris ma route, la poitrine serrée. Sur tout le chemin du retour, je sifflotais.

Maintenant, allongé dans mon canapé, j'écoute Charlie Parker, en repense à tout ça, en feuilletant le journal.

Mon fils joue aux cartes, au UNO, près de moi. On entend à peine le souffle du ventilateur.

A la rubrique faits divers un type s'est introduit chez une femme qu'il connaissait de vue, en passant par le balcon. Il l'a violée pendant deux heures, sous les yeux de ses enfants. Le type assure qu'elle était consentante. La jeune femme dit le contraire.

Soudain, un barrissement jaillit des haut-parleurs : la trompette de Count Basie, puissante, explosive. Comme la vie est étrange — triste et joyeuse à la fois. Parfois les deux se confondent. Parfois elles se suivent. Parfois vient d'abord la tristesse, ensuite la joie. Parfois c'est dans le désordre.

Je regarde mon fils jouer avec ses légos, silencieux, concentré, et je suis heureux.

Parfois on ne ressent ni joie ni tristesse. Rien. On est un hérisson mort.

Seules la trompette et le piano ont droit à la parole. Il est loin, le temps où j'étais jeune, beau et plein d'espoir.

Où sont-ils passés, mes amis d'enfance ?

Où sont mes tantes, mes mères, mes pères ?

Me voient-ils de là où ils sont ?

Aujourd'hui, c'est la fête des Pères. J'ai mal au dos. J'espionne mes voisins par la fenêtre. J'écoute de la musique d'intellos.

Ma femme arrose les fleurs dans le jardin. Elle n'est plus jeune. Elle a pris du poids.

Ce matin, j'ai poussé un hérisson du bout du pied. Il était raide et mort. Tout le chemin du retour, ma poitrine était serrée.

Et maintenant, je me sens plein de reconnaissance pour cette femme qui m'a tout donné : la fraîcheur de son corps, la chaleur de son amour, la fatigue de ses seins, de ses fesses, de ses tripes — tout cela pour me donner des fils.

Il n'y a pas de pitié. Il n'y en aura jamais. La pitié fait pitié.

J'ai trouvé par hasard le cadeau qu'elle va m'offrir pour la fête des Pères. Mais je fais semblant de ne rien savoir.

Et plus j'écoute Count Basie, mieux je comprends, mieux j'aime sa musique. Elle me fouette les nerfs, fait éclater mon amour — cet amour inépuisable pour ma famille, celui qui me tient encore debout.

C'est pour elle que je ravale ma fierté, que je bâillonne ma rage devant les insultes, que je m'efface devant les humiliations.

C'est pour cette famille que je me roule sur le côté quand les méchants croisent ma route, quand, du pied, ils me font rouler sur le flanc, quand ils m'écrasent, quand ils me croient raide et mort

HAINÉ

La première fois j'ai croisé la haine

Les scintillements d'un poignard animaient son œil

Toute de suite

J'ai entrevu des champs de bataille

Toutes les fois où les nuits couvaient

La menace d'un visage rouge semant la désolation

Partout

Pourtant , Bass

j'ai baisé vos mains et vos poings et vos chicottes

Baisé vos pieds et vos coups de pieds

Baisé vos chiens, vos chevaux et vos fusils à pompe

Baisé vos chaines et vos marécages

Pourtant j'ai rompu tout lien avec mon père, ma mère
et mon pays

Vendu ma sœur et mon frère, et mes terres et ma
race

Craché sur ma langue, mon histoire et mon passé

Gratté ma peau et les marques que vous y avez
imprimé

Porté fièrement votre nom, vos décorations, vos
récompenses

Hissé vos dieux au-dessus de Nyamien, Oguoun et
Shango

Bodakrou

D'abord le vapeur recrache un colon, puis des milliers d'autres suivent

Mieux, ils s'étalent, rasant, se propagent comme des métastases

Viols, pillages, massacres, humiliations à la gloire de leurs dieux

Gangrènent les territoires vierges des cancéreuses souillures de l'homme rouge

Cinq adolescents écrasés par le fardeau d'immenses valises bourrées de babioles de verres et de métal suivent le jésuite qui hurle des passages du livre de Jahvé

Derrière eux l'infanterie et une myriade de mousquets dressés vers le ciel

N'en pouvant plus des bafouillements de l'homme aplati à ses pieds, de rage, le roi bondit hors de son trône d'or. Tremblant de colère il se rassoit mais l'or est devenu braises et Nanan bondit aussitôt en hurlant et en crachant par terre.

Toute l'assemblée des courtisans se fige dans l'effroi et le silence.

Nanan se rassoit dans son trône puis d'un bond se relève. Son visage est trempé de sueur, il défait son pagne, dévoilant une paire de seins et un ventre proéminent aux bourrelets débordant sur le côté.

Le messager étendu à ses pieds tremble et Nanan se retient de l'écraser d'un coup de cane.

« Est-ce que tu peux répéter ce que tu viens de dire, s'écrie nanan, mais cette fois en articulant, lentement, sujet verbe complément ? Apportez- lui unealebasse de vin de palme.»

Autour du palais, le peuple s'agglutine. Il se bouscule pour voir de ses propres yeux, entendre de ses propres oreilles un petit bout des puissants.

Bodakrou à deux heures de marche gronde le tambour

La nuit frémit des bruissements de la nuit qui s'épaissit

Et les chicotes et les ténèbres de la civilisation déferlent sur le clan

Le Bodakrou couché dans un brancard brise les esprits

Le Bodakrou dévore la lumière et les pierres

Le Bodakrou souille l'âme des fétiches et l'héritage

Et les appels se répondent à travers le crépuscule

Les femmes s'enfuient au plus profond de la case, leurs petits dans les bras

Les poètes ceints de coquillages et de grelots
Autour des chevilles, autour du cou et des hanches
Se tiennent prêts à faire fondre sur le Bodakrou
Des siècles et des siècles d'attaques

ANA

Tu sais bien que notre affaire ne marquera pas le temps

Comme l'histoire de Bonnie and Clyde.

Nous autres, pauvres infidèles violeurs d'alliances, agents du vice

Qui n'écoutons que nos coups de sang

J'aimerais tellement imaginer que le Ciel ne nous voie pas

Quand je songe aux châtiments qui nous attend

Ces moments ou entre toi et moi le combat fait rage

Dans la cage des amours libres

à mains nus

Tu sais que dans notre affaire il ya deux grands absents

Outre le ciel et ses millions de fourches

Ô combien leur présence dans ce secret pèse.

Lorsqu'un vent glacial caresse mes os
Et que toutes les couleurs blanchissent
C'est dans ton con que je trouve refuge
C'est contre tes seins que je me jette
En attendant que le marteau se lève et retombe
Dépravé, pitoyable et sans force
Sans conscience et sans âme
Sans opinion et sans religion
Je suis un piston, je suis un animal avide de plaisirs et de chairs
Quand je m'en vais pour ne jamais revenir
Puis je reviens avec une rage redoublée et dévorante
Pour te faire payer de me rendre fou
Pour te faire payer de ne pouvoir jamais te dire non

La tombe des pères inconnus

A la manière(ou presque) de Noël X Ebony²

Déjeuner entre midi et 13 h

Éducation paternelle d'un enfant parfait

Au centre,
le néant préfère
l'obscurité profonde
où étendre
ses pattes
de hibou.

Pendant que la télévision
dégage des panaches de fumée,
dégorge des hommes leurs tripes,

² Noël X Ebony est un poète et journaliste ivoirien. Il a publié *Déjà vu, suivi de chutes* aux éditions Ouskokata, Paris en 1983, réédité en 2010 aux éditions L'Harmattan, assorti de *Quelque part*.

le minuscule être gobe
des fourchettes d'asticots
qui montent du coin
de la table
comme un champignon —
nucléaire

C'est la peau fendillée
d'un visage de porcelaine,
tendre,
encore moite
des eaux de sa mère

Qui fait rouler ses billes,
aspire, creuse ses joues,
puis tend,
au bout de sa bouche,
un déferlement de rots
qui se ruent,
gonflent,
de l'intérieur du gosier
à l'intérieur de l'éducation paternelle défaite.

À l'intérieur de l'éducation paternelle défaite,
l'éducation paternelle s'enfonce
dans l'épaisse peau
d'un canapé flasque,
plus vieux
que l'invention de la couleur.

Imbibé de l'odeur d'un père
âgé de quarante ans,
dans l'estomac duquel
plusieurs douleurs en une
libèrent un pus qui suinte,
visqueux,
des cils, des pores.

L'éducation défaite revient à elle,
elle soupire :

Tiens-toi bien sur la chaise,
on ne dit pas caca à table,
tiens bien ta fourchette — à l'anglaise, à gauche,
ton couteau ;
ferme ta g... bouche quand tu mâches,
sans bruit.

Pas de coudes sur la table,
c'est la main qui va vers la bouche,
et non la bouche
et le nez
dans l'assiette.

On ne rote pas.
Le travail libère.
On ne pète pas,

on ne...
on ne parle pas à table.

Regarde,
regarde !
On ne mange pas les inconnus !
Vous êtes en train de me rendre guedin !

Regardez-moi, écoutez-moi !
Comment ils font, les autres parents,
avec leurs enfants droits et silencieux ?

Du Prozac ?

Putain...

On...

on ne crache pas sur son frère,
on avale,
sous-homme...

Rires.

Abrutis et ivres de rires,
les cinq pieds de la chaise
et de l'enfant, confondus,
soudain raclent le sol
qui vibre
au cri des bois
contre le carreau.

Mais l'enfant,
sur ses jambes molles,
vacille à l'atterrissage —
jamais sage.

Il court,
il bêle,
il excite la douleur latente d'être père,
douleur rampante et lente

qui soudain foudroie
l'éducation paternelle défaite,
du côlon
aux racines de la dent en feu.

Il court
et bondit —
et c'est le sol
qui se démonte,
tressaute,
danse
sous les sabots de l'enfant.

Bison parmi un troupeau
de naseaux et de cornes,
vêtu
d'un manteau de poussière
et de poudre de roches.

La laisse
qui retient
l'éducation paternelle défaite
hors de la folie
est aussi solide
et subtile
que les réseaux
numériques
qui tiennent
les Noirs
d'Afrique.

Le père abat son journal sur la table

TOKO³

Des têtes-à-claques , des sauvageons disent-ils, des corps qui glissent entre les doigts, désarticulés, des êtres bruyants, des êtres sans manières et sans éducation, déclassés, nous sommes les enfants de Dervallières, nous sommes l'avenir, nous sommes les générations futures, nous sommes et nous resterons ici et ailleurs, nous sommes Toko, nous crions justice.

De Toko que reste-t-il ? Il reste des petits trous dans le mur de façade du magasin Lidl, il reste la chaussée de la rue Jean Baptiste Chardin et trois employés municipaux penchés sur une tache de sang.

De Toko que reste-t-il ? Il reste une voix, un sourire, un visage, il reste les mamans africaines , pieds

³ BOTOWAMUNGU TOKO : un jeune homme de 21 ans tombé sous les balles de gros calibre tirées en pleine rue, le 4 septembre 2008 dans la cité de Dervallières à Nantes.

nus, vêtues de haillons, le visage lacéré, sanglotant un chant funèbre ou le nom de Toko se relève et s'écroule

Tandis que les criminels dorment du sommeil des justes, justice est notre devise, justice pour Toko.

Une rafale de coup de feu et l'arbre sans âge, celui qui les avait tous vu naître, frémi. Expulsant du feuillage une nuée d'oisillons. C'est alors qu'une ombre passa devant l'épais rideau de flammes qui voile le crépuscule. On raconte que le vieux chêne se coucha sur Toko, que les roues d'une grosse cylindrée hurlèrent au pieds des tours en chassant dans l'air des odeurs de poudre à canon, des odeurs de plastique brûlé, qu'il n'y a pas de justice, qu'il n'y a pas d'amour, qu'il n'y a que des hurlements de gueules affamées de justice de mots d'amour.

Attention Kalach

Tac-tac-tac-tac-tac-tac-tac puis tac-tac

Hennissements des roues, pas chassés

Sirène de police

Hurlement

cris

De Toko que reste-t-il ? Il reste des adieux, il reste un lit de marbre au cimetière. Il reste la nuit froide, il reste un corps glacé dans les bras d'un père et d'une mère, il reste le silence.

Toko, l'encre de ton histoire coule dans mes veines. Il reste aux lâches la peur. Il leur reste la gêne et la solitude. Vois comme ils se dépêchent, ils courent, même sans bouger, avec les pieds, avec la tête, gavés de mensonges, ils courent vite et loin se jeter dans les bras de la lâcheté, dans un brasier de lumières éphémères.

Piétinant les peuples et leurs génies, rasant les forteresses et les rivières, pour échapper à quoi Toko, pour échapper à toi Toko, car même mort et à genoux ton étoile de lion rugit.

Brûlez vos livres d'histoire et entendez les lions d'Afrique, car le courage de Toko était sans peur, son regard frontal et son torse cuivré criblé de balles.

Une nouvelle fois nous sommes tombés sous les coups de canon. Une dernière fois son courage a coiffé Toko de la couronne des immortels.

Nous sommes les enfants de Dervallières, d'ici et d'ailleurs, nous sommes le cri de la justice, nous sommes le cri de Toko, nous sommes l'étoile des générations futures.

Un prince à mon chevet

Ses yeux sont agités

Sa respiration siffle et s'éloigne

L'obscurité est son trône

La clarté est notre alliance

Il ya quelqu'un ou quelque chose dans ma chambre

Royal par sa présence

Profond dans la nuit

Son silence soulève une rumeur

Un prince s'est invité à mon chevet
Et les murs de ma chambre sont flasques
Tandis qu'au plafond des millions de bras
S'agitent , se tendent vers moi

Sombres compagnons du prince
Qui passiez d'une frontière à l'autre
Abandonnant derrière vous un éclair sous la porte
Voilà que votre nombre grandit de jour en jour
Le long du corridor qui mène à moi

Vous vous suiviez en rang serrés
Et ceux d'entre vous qui étiez déjà là
Avancèrent pour faire de la place aux autres

Troublé par votre présence la flamme de la bougie
Projetait contre les quatre murs des formes affreuses
Ainsi la nuit vous m'approchez
Et le jour vous rouliez dans les coins
Comme des pièces de monnaies

Ombres mortelles courbant sous mon fardeau
Ma chambre est remplie de vos battements d'ailes
Ainsi que des bruits que vous faites courir à propos
des vivants

Le prince approche son visage si près
Que je peux l'entendre même penser
Les débris de verres qui luisent dans ses yeux
Les questions sans réponses qui sillonnent son
front
S'apaisent au faible éclat de ma lumière
Le prince pose ses lèvres sur mes lèvres et je vois
Qu'il ya quelqu'un ou quelque chose dans ma
chambre
Étendu dans un lit immense et impeccable
Qu'une lueur frissonnante l'anime
Que partout les ténèbres se referment
Qu'un ombre rejoint le cercle des ombres
Qu'un visage souriant sommeille
Que ce visage est le mien

II **S** LAME DE FOND

LA MAIN INVISIBLE

A moi le micro

Qu'est-ce qu'ils savent de nous qu'on ignore et qui les obsède ?

Qu'est-ce qu'ils commentent dans notre dos dès que nous quittons la pièce, tandis que la chaleur de nos amicales embrassades fume encore ?

Quand leur sourire de Miss Monde s'ouvre comme un bouquet de passiflore,

puis se replie dans un froissement de feuille sèche, livide,

éjectant sa verve bileuse, telle une chrysalide

du mal.

Mais je le repète qu'est-ce qu'ils boivent encore entre eux, au fond des cavernes, ou partout : des restes de fémur, de torses, de clavicules, d'omoplates — et d'humanités qui craquent sous nos pas chancelants.

N'ont-ils pas versé assez de nous sur l'autel de leurs idoles ?
Ne sommes-nous pas plus bas que le rang des bêtes qu'ils chérissent ?

N'ont-ils pas découvert la roue, le feu et l'homme, par la même occasion ?

Là coule, s'écoule, fuit l'hémoglobine torrentielle par grappes.
Ici, l'embouchure de nos larmes réunies brasse l'écume rageuse.
Elle coule, et des hommes en tenues de camouflage, fermes et résolus jusqu'aux dents, veillent sur l'hémorragie de nos rêves d'Afrique.

Ils continuent à abattre leur fouet, un silencieux au bout de la verge vissé, tandis que le vent des révoltes transporte aussi, dans le catafalque des siècles fluides, le poing déchaîné des nègres déracinés, le poing déchaîné de tous les hommes tout court qui vont de Singapour à Kuala Lumpur en passant par Yom Kippour et Amac-

Pompadour ; libérez Bétancourt, or le Darfour, c'est vautours à cheval, labour et tambour de guerre.

Qu'est-ce qu'ils savent de nous qu'on ignore, et qui les effraie alors qu'ils se disent élus ?

Nous, rebuts.

Quand la roue de l'histoire ne connaît ni début ni fin,
que les étoiles naissent et meurent aussi vite qu'un clin d'œil, et que leur histoire sera le destin d'un insignifiant déclin.

Clame, acclame, calame.

Tant de mal, quand dans l'humanité saccagée de notre royaume de désolation, le despotisme indéboulonnable de l'éphémère trône au trône sacré du sacré, mille fois massacré.

Afrique — savent-ils seulement que notre soif de justice ne sera jamais une pièce de musée dans ces royaumes d'amnésie, tant que des rivières de sang, de larmes, ces torrents et ces rivières de sang charrieront Kivu, Bukavu, pour nourrir l'insatiable gourmandise de leur immaculée blancheur ?

Merci pour la fourchette et le *wonderbra* au prix de ces nombreux siècles d'esclavage, plaies sanguinolentes qui nous font crever bouche ouverte d'admiration.

Et ces feulements de hyènes autour de nos dépouilles sans tombe qui répondent au tranchant de la machette qui s'abat, aux balles de la Kalach qui craquent, et à la main invisible qui tient mon pays dans ses poings, pille et saccage encore de Kivu à Nairobi, Guiglo.

La matrice saccagée de nos mères et filles, et cesalebasses fracassées en mille morceaux, parlent...

Savent-ils seulement que, lorsque nous allons fleurir le tombeau des souvenirs, la lanière du fouet se lève vraiment haut dans les étoiles, claque comme la foudre et s'abat sans trêve, rappelant que chaque jour mérite un deuil puisqu'ils sont élus et nous rebuts ?

Mais la nuit de notre peau est habitée d'innombrables constellations, no

nonobstant l'éblouissant astre aux allures de lampes allogènes, car la vérité est comme le jour : elle vient toujours, s'en va encore, et revient toujours lumineuse par n'importe quel détour.

Mais j'oubliais : la poésie est une arme, c'est un missile sol-sol à tête chercheuse avec, au bout du museau, un nez d'œnologue.

Le progrès, c'est magnifique.

C'est cette balle télécommandée qui flaire derrière les buissons, fouille dans la terre-cave supérieure, strate par strate : fouine, cherche, écarte, explore les vagins, puis frappe.

Où se cachent donc ces satanés gisements de bauxite ? Rapportez-les maintenant, balle télécommandée, et n'oublie pas Colombo-Tantale et ses armes thermo bariques, missiles intercontinentaux — génial procédé lâché d'en haut depuis un bateau dans l'océan : balaie animaux, arbrisseaux, assèche l'eau de la salive et du fleuve, brûle les oripeaux, grille les os, épuise et puise — hooo — Congo jusqu'à l'épuisement, cours muchacho, tire, negro, ollé, torero.

Il y a aussi, je vous le dis bien haut — c'est beau la technologie — il y a le M16 automatique qui saisit et couche quiconque rencontre sa route.

Mon enfant...

Prenez tout, laissez-mon enfant ; prenez mon pays, prenez la terre, prenez le soleil, prenez le passé, le présent, la beauté, la noblesse, l'intelligence... prenez, prenez l'histoire... mes ancêtres, prenez-moi.
Blanchitude.

Mon enfant, c'est ce vermisseau qui s'enfuit là-bas : cours, petit, galope. Hélas, ton ridicule pénis nu comme un ver ne connaîtra jamais les joies du rut.

Ne vous offusquez pas, car ils savent que la poésie est ce flingue qui ne blesse pas, Lambda.

Les mots frappent le sorcier puisque la révolution ne sera pas télévisée, dixit Gil Scott-Heron.

Le poète kamikaze déclenche sa bombe, ou déflagration de rimes :
pétarade de consonnes et projection de métaphores font crépiter la
mitraillette de la rhapsodie qui crache dans la foule pour rapporter
aux sens communs — de l'ouïe, de l'odorat et de la révolte — l'odeur
asphyxiante de la poudre des canons, l'odeur écœurante du sang qui
ruisselle, l'odeur envahissante de la terreur qui perle, l'odeur putride
de la mort qui rôde, le dégoût absolu du fouet qui s'abat depuis des
siècles et des siècles sur mon peuple.

S.L.A.M. C'est ma solution

Je suis fatigué de rester là sans rien faire, de me taire.

La foudre de mes paroles tombe dans des oreilles munies de paratonnerre.

Dans mes yeux, des éclairs de fin du monde raturent la météo parce qu'à force de se taire ça me ronge jusqu'aux os. La révolte a doté mon estomac du pouvoir de parler et ces maudits cris de douleur ont été ses premiers mots. Des gémissements incapables de traduire la nature de ces maux qui ne connaissent aucun remède, et toi tu parles sans cesse, espèce de président de mes fesses — mais où sont les promesses ? On fume du shit toute la journée comme des locomotives alors que le nôtre n'a aucune destination. À confesse, la messe n'est pas dite.

L'homme est un loup pour l'homme, c'est ta définition.

Le système des loups — à mort — c'est ma solution.

Les garçons de mauvaise fréquentation n'aiment pas la chanson.

Les murs du quartier ont la même gueule que la prison. Plutôt que
vigile, maçon ou manutentionnaire, je préfère mon job de vagabond :
voler, dealer, violer jusqu'en zonzon au lieu de travailler plus pour
gagner quoi ? Tu leur as mis bien profond alors qu'ils mataient
France Télévisions dans leur salon ; tu as baissé les caleçons. La
société nous dit non ; on s'introduit dans le XXX de cette XXX sans
demander sa permission. Tu t'es enfoncé bien profondément avec ta
foutue chanson ; « travailler plus pour gagner quoi » — c'était ça
l'hameçon.

Avec ton baratin de politicien, putain, tu as fait carton plein. Je veux que ma voix tonne comme le tonnerre jusqu'à faire trembler les dieux de la colère : le feu, le bruit, le sang seront le paiement de ton salaire, pour avoir fait tant de visages tomber par terre. Il n'y a pas de miel sur ma langue ni d'huile sur mon engin, mais je te promets, ma princesse, tu vas manger du coussin.

L'homme est un loup pour l'homme, c'est ta définition.

Le système des loups — à mort — c'est ma solution.

Les garçons de mauvaise fréquentation n'aiment pas la chanson.

Dans mon immeuble, il y a quinze étages, mais on préfère prendre les escaliers pour monter jusqu'en haut : ça pue le caniveau, ça schlingue le bedeau. Ma mère nettoie la merde dans les bureaux, c'est son boulot ; c'est pour ça qu'à la maison on ne manque jamais de PQ ni de stylos. Ça sert à quoi de se lever tôt si c'est pour gagner 800 euros ? La voisine du troisième a toujours du badaud ; elle a deux gros chiens, trois filles ; ça va, ça vient dedans, toujours avec un chapeau.

Même les ados baisent cadeau. Le type d'en face écoute Koffi Olomidé du matin jusqu'au soir ; il se croit au Congo. Mon cousin va tellement en prison que l'on dirait que c'est sa maison. Je te répète : la foudre de mes paroles pulvérise le béton, donc attention à ne pas combler les sillons de la révolution. Toutes ces manipulations, discriminations, distractions, diversions, chansons trouveront leur conclusion.

L'homme est un loup pour l'homme, c'est ta définition.

Le système des loups — à mort — c'est ma solution.

Les garçons de mauvaise fréquentation n'aiment pas la chanson.

CORDON OMBILICAL

Ami je ne viens pas

Je ne viens pas en ami t'offrir la viande du veau d'or

Manges-en, ceci est ma chair, bois-en, ceci est mon sang jusqu'à
la dernière larme.

Je suis parce que tu es

Tu es parce que je suis

Ami, es tu rêveur au point de vouloir changer le monde avec des phrases belles, si belles que les soleils de juillet brûleront en novembre, que, au mois de décembre des averses de plumes souffleront sur les toits de la ville blanche.

T'as fermé ton compte facebook le jour où le diable en personne est venu te demander en ami.

Mais tandis que t'observes par la ville déserte et grise tes espoirs partir en fumée , une voix blessée bondie hors du silence est venue heurter la solitude qui te tient lieu de famille.

Aussi que reste-il du cordon ombilical qui faisait de nous des frères, et des sœurs, les membres d'une même famille, des frères et des sœurs, il reste une toile d'acier que tu arpentés automne et printemps tel un papillon de nuit, fuyant les hommes et les saisons.

T'aimes ou t'aimes pas le naufrage qui jette au pied du mur les débris de ton frère , les débris de l'enfant aux yeux de cristal qui gît sans visage au flanc de la baie.

Pouvoir d'achat ou pouvoir de donner, que reste t'il du cordon ombilical à l'endroit du nombril, sommes nous frères de sang ou étrangers.

Des cocktail-Molotov et des pavés de basalte ont fleuri dans l'hiver de ton jardin secret, depuis que l'amour de l'argent a avorté dans ton ventre l'envie d'aimer, réduisant à l'état de fumier tes rêves de beauté les plus fous.

Je suis parce que tu es

Tu es parce que je suis

Tu voudrais un ami muet et solide comme un mur, contre lequel tu pourras blottir ton front pour laisser couler de tes narines et de tes yeux brûlés par le sel un torrent de perles aussi grosses et brillantes que les trésors du Nil.

Et dans cette descente aux enfers sans prises tu dévales une à une les pentes raides de l'humanité. Tu découvres que ce siècle est un labyrinthe dont les issues sont fermées par les gardiens du mur, des satires si puissants et si sauvages que l'odeur de sang qu'ils dégagent autour d'eux fait affluer de tous les rangs du globe des bans de requins-vampires.

Et tandis que tu mâches ce rapport brûlant il semble que la couronne d'épines des organes de presse oppresse ton cœur, que les seuls pouvoirs qu'ils t'ont laissé c'est le pouvoir d'offrir tes fesses à Wall Street et Washington. C'est le pouvoir d'achat , pour lequel tu voudrais troquer contre des briques creuses et de la ferraille les tranches palpitantes de ton pouvoir d'aimer. Mais lorsque les vagues tumultueuses de l'océan viendrons cracher sur la plage , elles entraineront avec elles ton nom et ta statue sous les abysses.

Tu regardes impuissant le vrai et le faux, le laid et le beau, le bien et le mal, tes amis et tes ennemis, le dur et le mou s'embrasser bruyamment avec la langue. Ils se marient se confondent pour n'en faire qu'un et lorsque vient l'heure de l'araignée, cette sordide bête qui gouverne la vallée de silicone par le glaive de ses antennes vénéneuses, celle qui se fraie un chemin jusqu'au cœur de tes rêves pour dévorer ton âme dans ses souriantes mandibules, lorsque vient son heure, tu ne saurais penser si le jus pressé aigre-acide qui tombe goutte à goutte dans ta gorge , est le goût de vivre ou de mourir.

Aussi que reste-il du cordon ombilical qui faisait de nous des frères, et des sœurs, les membres d'une même famille, des frères et des sœurs, il reste une toile d'acier que tu arpentés automne et printemps tel un papillon de nuit, fuyant les hommes et les saisons.

T'aimes ou t'aimes pas le naufrage qui jette au pied du mur les débris de ton frère , les débris de l'enfant aux yeux de cristal qui gît sans visage au flanc de la baie.

Pouvoir d'achat ou pouvoir de donner, que reste t'il du cordon ombilical à l'endroit du nombril, sommes nous frères de sang ou étrangers.

Des cocktail-Molotov et des pavés de basalte ont fleuri dans l'hiver de ton jardin secret, depuis que l'amour de l'argent a avorté dans ton ventre l'envie d'aimer, réduisant à l'état de fumier tes rêves de beauté les plus fous.

Je suis parce que tu es

Tu es parce que je suis

Toi qui lèches les reflets de ton miroir pire qu'un mollusque le long des vitres lisses de la finance, tu ne saurais voir que des cocktails Molotov et des pavés de basalte par milliers ont fleuri. Or tandis que tu traines une volonté flasque gavé de gloire, une volonté vide trouée par le crépitement des armes de distraction massive, elle, l'araignée-crabe étouffe tes frères dans son haleine noire nourrie de langues de feu, de sulfure et de chrome, les jetant par meute pieds nus mains nus sur des chemins de braises.

Elle étouffe dans ton cœur l'envie d'aimer et de donner
Et les os de tes frères craquent dans son poing translucide
Elle dresse entre tes frères et toi un mur visqueux maculé de débris
de l'amour

Aussi que reste-il du cordon ombilical qui faisait de nous des frères, et des sœurs, les membres d'une même famille, des frères et des sœurs, il reste une toile d'acier que tu arpentés automne et printemps tel un papillon de nuit, fuyant les hommes et les saisons. T'aimes ou t'aimes pas le naufrage qui jette au pied du mur les débris de ton frère , les débris de l'enfant aux yeux de cristal qui gît sans visage au flanc de la baie.

Pouvoir d'achat ou pouvoir de donner, que reste t'il du cordon ombilical à l'endroit du nombril, sommes nous frères de sang ou étrangers.

Des cocktail-Molotov et des pavés de basalte ont fleuri dans l'hiver de ton jardin secret, depuis que l'amour de l'argent a avorté dans ton ventre l'envie d'aimer, réduisant à l'état de fumier tes rêves de beauté les plus fous.

Je suis parce que tu es

Tu es parce que je suis

Eric Zemmour⁴

Est-ce que vous avez déjà remarqué que le mot humour, ça rime avec amour ?

Troubadour, chasse-à-cour, four, carrefour ? Eric-Zemmour ?

Ce jour-là je vais au carrefour, j'ai plus rien à boire, plus rien à manger, je marche vite, j'ai pas un copeck, juste un trou dans les poches, je rentre dans le carrefour, la foule, les hauts parleurs qui braillent, j'ai la bouche pâteuse. Mes idées sont très claires, je fonce direct dans le rayon, toutes les bouteilles sont là, au garde-à-vous, bien alignées, bien rutilantes, contrôle à droite, contrôle à gauche, j'en chope une, direct je la glisse dans mon froc. Contrôle à droite contrôle à gauche, zéro caméra, j'en chope une autre, les deux bouteilles de vodka sonnent comme des cloches dans mon froc, maintenant j'ai une sorte de bosse au milieu du corps, du côté des

⁴ Éric Zemmour, né le 31 août 1958, est un journaliste Français, écrivain, essayiste, éditorialiste, chroniqueur, polémiste et homme politique français d'extrême droite

partiesentre les deux poches je ne sais pas si vous voyez ce que je veux dire...

Bref, les mains dans les poches, je fonce vers la sortie, elles étaient noires de monde. J'ai l'impression que tout le monde me regarde, j'ai l'impression que tout le monde sait, y a quelque chose qui ne va pas chez moi qui cloche ya quelque chose qui cloche chez moi, qui cloche, cloche de bouteilles, cloches des tramways, cloche des trains à vapeur.

Je me retourne, et qui vois je ? Eric Zemmour en personne, Eric Zemmour au bras d'une jeune et belle blonde, filiforme, solaire, flamboyante, sûrement une chanteuse d'opéra. Eric Zemmour est drapé dans toute sa splendeur, luisant d'arrogance, les yeux éjectés de mépris, Eric Zemmour courbé comme une mule sous le poids de tous les livres qu'il a lu et écrit dans sa vie, Eric Zemmour nimbé de son pouvoir de dire tout haut ce que les gens pensent tout bas.

En fait il ne me regarde même pas il m'ignore. Il est juste devant moi, il avance, j'ai plus rien à manger plus rien à boire mais j'ai les idées très claires. Il arrive bientôt à la caisse, je sors mes deux bouteilles de sky. Il est à la caisse devant moi, je peux presque lui tordre le cou, je fous les deux bouteilles de sky dans le sac Vuitton de sa meuf, je passe devant tout le monde et je me casse.

Eric Zemmour passe les portiques, les portiques hurlent comme des loups, les portiques gueulent à mort , hurlent à gorge déployée toutes les sirènes du train qui va à Auschwitz

La police municipale

Mon voisin était un courageux et brave policier municipal.

Tous les matins sa femme d'attentions féales

Ajustait son béret, caressait son rond assommoir

Longtemps du seuil de sa porte faisait au revoir

Jusqu'à ce que la petite voiture blanche et noire du policier

Eut tourné au bout de la grande rue longitudinale

Et descendante de la vieille cité-dortoir.

La femme du petit policier nimbée de vertus cardinales

Retournait ensuite dans sa grande maison sans s'émouvoir

Qu'elle avait oublié, c'était devenu un cérémonial

De fermer la porte grande ouverte tard le soir

Alors son vilain chat, gros, poilu et sale

En profitait pour se glisser furtivement dehors

Mais tous les hommes qui rapportaient l'animal
Repartaient avec une récompense auréolés de la gloire
D'avoir donné du réconfort à la femme du policier municipal
Tellement triste loin de son chat débauchée notoire

Mais quelle vilaine bête ce chat des sombres trottoirs.
Il sentait la dorade il puait le chacal
Ses longs et touffus poils n'avaient jamais connu le décrottoir
Le jour où je l'ai trouvé je me suis bouché les fosses nasales

Me précipitant chez sa maîtresse, gaie et pimpante dans son rose
peignoir

L'animal aussitôt commença à ronronner d'un contentement
guttural.

Alors que je le pressai de mes doigts trempés et inquisiteurs

La maîtresse soupira que je caressais bien les bêtes congénitales

Arrêtant alors de repousser mes mains loin de son chat original
sa tremblante main se mit à diriger caresses et butoir

Puis les yeux incandescents d'une reconnaissance amoureuse

Elle supplia que je l'accompagne au sous-sol plongé dans le noir

Porte entrebâillée des toilettes principales

Kraal que son mari dédaigne pour des motifs rédhibitoires.

Je poussai alors la porte de derrière sans trop de mal

Révlant la caverne d'Ali baba dissimulée au fond du couloir

Quelles convulsions épileptiques, quelle ivresse jubilatoire !

Or la fièvre tropicale et les exclamations paradoxales

Qui agitaient la femme du policier municipal

Trahissaient des sensations délicieusement contradictoires

Les innombrables paillettes d'un bonheur colossal

Alors constellèrent d'étoiles ses prunelles noires.

Alors attestèrent que je n'avais donc commis aucun mal

En lui révlant ce coffre d'or gorgé de diamants et d'ivoires

Aucune gratification ne pouvait être plus orale

Sa bouche dont la suavité enchante encore ma mémoire

M'accompagna dehors loin du précieux lit conjugal

Avant le retour de la police municipale dotée de ses supers
pouvoirs

